

Elowen Maé

Un rayon de soleil
dans
la brume

Crédit photo : (CCO amypointer)

Couverture réalisée par Kouvertures.com

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du
contenu de ce livre.

Copyright © 2023 Elowen Maé

ISBN : 979-10-424-0162-7

Tous droits réservés

5 avril 2023

— Alors, comment va-t-elle ?

— Elle est très faible, parler la fatigue très vite, mais elle a eu un petit mot pour chacun d'entre nous. Elle fait ses adieux, elle est prête pour son grand voyage comme elle dit.

— Elle est plus prête que nous. Imaginer ma vie sans elle m'est difficile, dit Alana en s'asseyant près de sa tante.

— Je comprends...

— Et toi, comment te sens-tu ?

— Triste et... vas-y, elle t'attend. Ton père est avec elle.

Alana se lève et avance tout doucement vers la chambre de sa grand-mère. Elle a envie de la voir, mais elle craint de ne pas pouvoir maîtriser ses émotions. Elle veut se montrer forte comme l'a toujours été sa grand-mère, Fantig. Elle entre doucement et aperçoit son père tenant la main de sa mère. Elle reste sans oser bouger en se demandant si c'est vraiment le moment de les interrompre.

— Viens, entre, ma douce, chuchote Fantig en lui tendant son autre main.

Alana avance et remarque, dans son regard, cette petite lueur de malice très courante chez Fantig et cela lui fait énormément de bien.

— Bonjour, grand-mère, dit-elle en l'embrassant sur la joue. Bonjour, papa !

— Bonjour, ma chérie, ça a été la route ?

— Oui.

— Bon, je vous laisse, je suis sûr que vous avez plein de choses à vous raconter, dit Henri. À tout à l'heure, maman.

— Ma douce, approche-toi, je suis contente de voir ma petite-fille préférée.

— Ce n'est pas difficile vu que tu n'en as qu'une, et moi aussi, grand-mère, je suis contente d'être là avec toi, je... le médecin a dit que...

— Il ne faut pas avoir peur de dire les mots, Alana. Eh oui, tu vois, je suis arrivée au bout de mon chemin, un sacré chemin je dois dire, mais il faut que tu saches, que vous sachiez tous, que je ne suis pas triste, c'est le moment, c'est écrit, c'est comme ça. Non, ne pleure pas, Alana...

— Je n'y arrive pas !

— Alors, pleure si ça peut te faire du bien, dit-elle d'une voix éraillée.

— Tu es fatiguée, grand-mère, tu n'es pas obligée de parler...

— Ah si, je vais parler, bientôt je serai muette comme une tombe alors tant que je peux parler, je le fais.

— À vos ordres !

— Alors, qu'est-ce que je disais ? Ah oui, que je n'étais pas triste parce que j'ai toute ma famille réunie autour de moi et que c'est ça le plus important. Je ne garde que les bons souvenirs, seuls ces derniers m'accompagneront. Je voulais te remercier pour tout ce que tu as fait pour moi, pour ces années qui m'ont apporté tant de joie, dit-elle en toussant longuement et en cherchant sa respiration.

— Grand-mère, ça va ?

— Oui, oui. Je vais me reposer maintenant. Encore merci, ma chérie, dit-elle en lui prenant la main. Tu peux ouvrir la fenêtre, s'il te plaît ? Je veux voir le ciel et les étoiles.

— D'accord, mais tu ne vas pas avoir froid ?

— Non, c'est parfait, dit-elle en fermant les yeux.

— Repose-toi, je reste là près de toi, dit Alana en installant le gros fauteuil près du lit.

Alana la regarde longuement. Elle lui replace une mèche de cheveux rebelle derrière l'oreille et descend sa main jusqu'au collier que Fantig porte toujours autour du cou. Elle remet le pendentif dans le bon sens, le caresse, il signifie tant... Elle s'assied et sent son esprit vagabonder dans ses souvenirs, dans leurs souvenirs.

Samedi 16 juin 2012

— Grand-mère, t'es où ?

— Là, ma douce, dans le garage.

— Qu'est-ce que tu fais ? Tu vas te faire mal ! Laisse-moi faire.

— Tu es mignonne, grand-père a justement mal au dos aujourd'hui, j'ai eu mille peines à le convaincre de se reposer.

— Si grand-père ne peut pas le faire, alors toi non plus, dit Alana en prenant le pot de fleurs de ses mains pour le mettre dans la brouette. Je te le mets où ?

— Dehors, près des pots de géraniums.

— Il serait peut-être temps de prendre un jardinier pour vous aider, non ?

— J'y pense, mais je ne suis pas sûre que ton grand-père soit d'accord.

— Il va bien falloir qu'il comprenne qu'à quatre-vingt-sept ans, il ne peut plus tout faire. Il est où ?

— Sur le canapé avec une bouillotte chaude.

— Bon, je vais essayer de lui dire deux mots.

— Bon courage.

Alana s'éloigne en riant et rejoint son grand-père.

— Coucou, grand-père !

— Ah ! Ma chérie, qu'est-ce que tu fais là ? demande-t-il en se levant d'un coup. Oh, mon dos, aïe...

— Mais, grand-père, va plus doucement.

— Ce n'est rien, ne t'inquiète pas.

— Allez, assieds-toi, je vais réchauffer la bouillotte, dit-elle en se dirigeant vers la cuisine.

— Ah ça, ça n'est pas de refus.

— Qu'est-ce qui se passe ici ? C'est quoi toutes ces boîtes ?

— Ça, là, c'est ta grand-mère qui s'est mis dans la tête de faire du tri, mais elle n'avance pas vite.

— Ah ouais, mais il y a plein de photos.

Alana sort la bouillotte du micro-ondes et la donne à son grand-père puis s'assied dans le fauteuil près de lui avec une des boîtes sur les genoux.

— Les boîtes sont très sympas !

— Ne m'en parle pas, elle a gardé toutes les boîtes de galettes bretonnes depuis... eh bien, depuis toujours, je crois...

— Et toi, les timbres !

— Oui, mais ça prend bien moins de place.

Alana sourit, regarde de nouveau dans la boîte et découvre des photos de famille récentes.

— Qu'est-ce que tu fais ? Non, non, non, pas touche à mes photos, tu vas tout mettre en désordre !

— Ah, parce que là c'était en ordre, grand-mère ?

— Ne te moque pas de moi, j'ai entrepris de faire des albums.

— Ah ben, il est temps, ajoute grand-père en riant, on aura peut-être le temps d'en feuilleter deux ou trois avant de mourir.

— Arrête, tu vas nous porter la poisse, ajoute Fantig en prenant un air sérieux. Allez, va t'allonger, ton dos n'a pas l'air d'aller mieux.

— Ça va, j'ai compris, je vous laisse entre filles.

— Alana, je te prépare un thé ?

— Oui, je veux bien, merci.

Alana change de boîte pour choisir des photos qui semblent plus anciennes.

Elle les passe rapidement les unes après les autres.

— Tu étais vraiment jolie et grand-père, quel bel homme !

— Oui, c'est vrai, il était beau et surtout très gentil.

— C'était ton premier amour ?

— Oui... Tiens, ta tasse. Je te la pose là...

— Merci, et ce bébé dans tes bras, c'est qui ?

— Quel bébé ?

— Celui-là ! Ce n'est pas papa, ça, c'est sûr, et puis tu parais bien jeune.

Fantig passe derrière sa petite-fille et regarde au-dessus de son épaule.

— Montre-moi !

Alana la regarde au moment où elle découvre la photo et la voit se diriger vers son fauteuil pour s'y asseoir.

— Que faisait cette photo dans cette boîte ?

— Je ne sais pas.

— Il ne faut pas les mélanger, celle-là, je la veux près de moi.

— Qui est-ce ?

— C'était ma petite sœur, Jeanne. Elle est morte quand elle était bébé.

- Je ne savais pas que tu avais eu une sœur.
 - C'était il y a très longtemps.
 - Qu'est-ce qui s'est passé ?
 - Je ne tiens pas vraiment à en parler.
 - Ah ! Excuse-moi, je ne voulais pas remuer des souvenirs douloureux.
 - Ce n'est rien, et toi, comment vas-tu ? Quoi de neuf ?
 - Rien depuis la semaine dernière. Par contre, je voulais voir avec toi pour le cadeau de... tu es avec moi ?
- Fantig regarde fixement la photo qu'elle tient toujours dans sa main.

Dimanche 17 juin 2012

L'appel qu'Alana a eu ce matin l'inquiète beaucoup. Grand-mère Fantig avait l'air dans tous ses états. Les portes de l'ascenseur s'ouvrent enfin et elle sort en regardant les deux couloirs qui se présentent à elle, chambre 222, vers la gauche. Elle passe à côté du chariot de soin qu'elle décale pour pouvoir accéder à la porte et frappe avant d'entrer. Sa grand-mère se lève et vient à elle.

— Ah, ma douce, tu as pu te libérer, je suis contente.

— Comment va-t-il ? demande Alana en regardant son grand-père allongé, endormi.

— Ça va mieux, les calmants l'ont bien soulagé.

— Mais que s'est-il passé ?

— Il a eu de grosses douleurs au niveau du dos hier soir, beaucoup plus fortes que d'habitude. Je lui ai donné du paracétamol et je lui ai mis une bouillotte chaude, mais rien ne l'a calmé. J'ai appelé ton père qui a contacté les pompiers.

— Je suis désolée, j'aurais dû rester au studio hier soir.

— Tu as ta vie, Alana, ne t'inquiète pas !

— Que dit le médecin ?

— Il a fait une échographie. Il a des calculs rénaux.

— Des calculs rénaux, mais alors ce n'est pas grave, enfin je veux dire que ce n'est pas cancéreux ?

— Non.

— Ouf, je suis tellement soulagée.

— Moi aussi, je dois te dire que je me suis beaucoup inquiétée.

— Nous ne sommes pas longues à imaginer de graves maladies.

— Telle grand-mère, telle petite-fille.

— Et le traitement ?

— Ils vont essayer de fragmenter les calculs par une uter... non, une uret... ah, je ne sais plus, il faudra redemander au médecin. Il devrait passer tout à l'heure.

— Tiens, il se réveille. Alors, grand-père, tu sors enfin des bras de Morphée.

— Morphée, Morphée ? Mais où suis-je ?

— Tu es à l'hôpital.

— À l'hôpital, avec Morphée ?

— Oh là, je crois que les médicaments n'ont pas fait que calmer sa douleur, s'exclame Alana en riant.

— Je préfère le voir comme ça que comme hier soir.

— Morphée, ma Morphée...

La grand-mère et la petite-fille se regardent et pouffent de rire. L'angoisse de la nuit s'envole un peu grâce au délire de grand-père.

Lundi 18 juin 2012

Alana est interrompue dans sa lecture par son portable qu'elle sent vibrer près d'elle, sur le banc, caché sous son gilet. Elle regarde les enfants assis devant elle, attentifs, la bouche légèrement entrouverte pour certains d'entre eux, impatients de connaître la suite de l'histoire de *Fred, le lapin*.

Alana sourit et reprend sa lecture, mais la vibration se fait de nouveau entendre. Elle regarde rapidement Claire, l'assistante maternelle, qui lui fait un signe de tête vers le couloir.

— Les enfants, j'ai besoin d'aller aux toilettes. C'est Claire qui va reprendre la lecture.

Claire s'approche et prend la place d'Alana qui s'éclipse en regardant son écran. Une inquiétude s'insinue en elle. Elle s'enferme dans la salle de pause et rappelle.

— Grand-mère, c'est Alana, que se passe-t-il ?

— C'est ton grand-père, ils viennent de l'emmener en urgence au bloc opératoire pour enlever les calculs. La première méthode n'a pas fonctionné.

— Ah, mince, mais je suis sûre que ça va aller, grand-mère, allez, ne t'inquiète pas.

— J'ai peur que ça se passe mal, il ne se passe jamais rien de bon le 18 juin.

— Comment ça ?

— Non, rien, je n'aime pas cette date, c'est tout.

— Ah ! Et tu es où là ?

— À la maison, c'est l'infirmière qui m'a appelée.

— Reste à la maison et appelle papa.

— Tu ne peux pas venir, toi ? Je ne suis pas sûre que ton père réussisse à me détendre. Si ta mère était là, ça irait, mais ton père, il est comme moi, c'est un anxieux.

— Je viendrai après la classe, je ne peux pas laisser mes élèves. Tu comprends ?

— Oui, bien sûr.

— Je passerai te prendre. Nous irons le voir ensemble. C'est un gaillard, ça va aller.

— C'est gentil de vouloir me rassurer, mais nous n'en savons rien.

La perspicacité de grand-mère Fantig la désarçonne à chaque fois. Effectivement, qui est-elle pour dire ça ? Elle ne connaît rien au domaine médical. Et si c'était vraiment grave ?

Vendredi soir, le 22 juin 2012

Yves est toujours en soins intensifs, il va un peu mieux, mais l'opération l'a énormément fatigué. Fantig sent aussi la fatigue l'envahir. Elle ne récupère plus de la même façon. Toutes ces émotions l'ont épuisée et interrogée.

Elle entend Alana s'affairer dans la cuisine de leur maison de famille. Elle a senti le besoin de se poser et de partager un moment avec sa petite-fille. Elle va essayer de se détendre, ce sera sans doute un peu plus facile maintenant que les médecins sont plus rassurants sur l'état de santé de son mari. Et puis, elle a des choses à dire à Alana, il est temps. La vie est désormais courte pour elle et pour grand-père, elle n'en prend vraiment conscience que maintenant.

Et puis, il y a cette photo. Cette photo qui ravive à chaque fois les douleurs de son passé, son passé qui a fait son histoire.

— Grand-mère, je te pose ta soupe sur la table basse ?

— ...

— Grand-mère ?

— Oui, tu me parlais ?

— Ta soupe ? Je te la pose là ?

— Oui, très bien, dit-elle en déplaçant les revues sur le côté.

— Tu me parais fatiguée. Tu veux que je te laisse te reposer ?

— Non, je vais bien, j'étais dans mes pensées. Allez, Alana, assieds-toi. J'aimerais te parler d'une chose importante. Il est plus que temps que je partage avec toi tout ce que je garde au fond de mon cœur.

— Tu es bien sérieuse tout à coup, tu me fais peur, qu'est-ce qui se passe ?

— C'est à propos de cette photo, cette photo à laquelle je tiens comme à la prunelle de mes yeux.

Alana regarde la photo qu'elle tient entre ses mains et la reconnaît aussitôt. Elle se tourne vers sa grand-mère et s'étonne de l'émotion qu'elle devine à la fin de chaque mot.

— J'ai tellement de choses à te dire que je ne sais même pas par où commencer !

Alana lui prend la main et la serre fort pour lui donner du courage et lui signifier qu'elle est prête à l'écouter.

— Cette petite fille, enfin, ma sœur, s'appelait Jeanne, c'était une petite fille adorable. Elle m'a manqué tous les jours de ma vie... Est-ce que je t'ai déjà dit que j'ai fait partie de la Résistance pendant la Seconde Guerre, tout comme mon père et mon frère avant moi ?

— Oui, mais rapidement sans trop de détails, dit Alana, surprise du changement de direction donné à la conversation.

— C'est que c'était pour aujourd'hui, ma douce.

— C'était un soir de novembre, en 1944, je ne sais plus lequel exactement. Des soirs comme ça, il y en a eu tellement. Des soirs, des nuits où le froid était si mordant que j'avais l'impression de geler de l'intérieur, crispant mon corps sans que je puisse le contrôler, à tel point que mes muscles en devenaient douloureux. Des soirs, des nuits où je marchais jusqu'à en être saoulé de fatigue, à prier le bon Dieu de me guider dans la bonne direction, même si je doutais terriblement depuis quelque temps de ses bonnes actions, des soirs, des nuits à regarder la lune en lui demandant de bien vouloir me réchauffer comme le soleil peut le faire en journée, des soirs, des nuits à guetter le moindre bruit suspect, pour éviter les rencontres avec les Allemands. Oui, il y en a eu plein des soirs comme celui-ci. Mais ce soir-là, cette nuit-là a eu une saveur particulière quand j'ai aperçu au loin ma maison, quittée huit mois plus tôt, huit mois qui m'ont paru des années au nombre des événements vécus aussi terribles qu'incroyables. La fumée s'échappait de la cheminée. Cet appel à la chaleur m'attirait et je crois que je me serais mise à courir si j'avais eu encore la force de le faire. J'ai alors avancé, me méfiant de l'obscurité pesante, une méfiance surdéveloppée par ces mois passés à faire sans cesse attention à l'ennemi. Je me suis approchée tout doucement de la fenêtre légèrement éclairée et j'ai aperçu mon père, Jean, près de la cheminée. Ma mère, elle, dormait dans son fauteuil non loin de là. J'observais mon père jeter une bûche dans le foyer et regarder ma mère d'un regard

triste. Ils étaient là, ils étaient vivants. Je me suis soudain rendu compte que je vivais dans une angoisse sourde depuis des mois, depuis mon départ, celle de perdre mes parents alors que je les avais en quelque sorte abandonnés. Je me suis sentie un peu plus légère d'un coup, ce qui n'a pas duré très longtemps à l'idée de leur réaction quand ils me verraient. J'étais si épuisée que je ne me suis pas sentie prête à rentrer là tout de suite, à affronter leurs regards, leurs questions. Je voulais juste dormir. Je me suis alors dirigée vers l'étable, ma seconde maison. La chaleur des animaux m'a fouettée au visage, l'odeur a réveillé mes sens, et j'ai souri, chose que je n'avais pas faite depuis un moment. Je me suis approchée de l'enclos des chèvres qui m'ont accueillie avec des bêlements dignes d'une chanson de bienvenue. Tu comprends, Alana, la raison pour laquelle je les aime tant. Elles n'étaient pas nombreuses, mais c'était le son le plus beau que j'avais entendu ces derniers temps. Clochette, ma chèvre, était là. Je me suis agenouillée et je l'ai serrée dans mes bras. Je suis restée comme ça un moment jusqu'à ce qu'elle me fasse ressentir sa lassitude. Je me suis alors couchée dans la paille, entreposée un peu plus loin, et m'y suis allongée en la rappelant près de moi. Cela faisait bien longtemps que je ne m'étais pas sentie aussi en sécurité. La chaleur de l'animal m'a enveloppée et je me suis collée un peu plus à elle jusqu'à ce que le sommeil m'envahisse. À un moment donné, je ne sais pas combien de temps après, j'ai entrouvert les yeux, gênée par un poids au niveau des pieds. Il faisait encore nuit noire, j'ai supposé que Clochette eût changé de place. J'ai alors fait un léger mouvement de la jambe, mais ça n'a pas suffi. J'ai senti un

coup de pied sur ma chaussure percée et j'ai entendu une voix
s'insinuer jusqu'à mon cerveau embrumé de fatigue...

Novembre 1944, à la ferme du Bois-Sauvage

— Réveillez-vous, allez, vous n'avez pas le droit d'être ici, dépêchez-vous sinon je vous sors à coups de pied !

La voix de mon père. Il est là, debout, tenant une lanterne, il ne m'a pas reconnue. En même temps, il fait sombre et j'ai la tête cachée par mon bonnet et par Clochette qui s'est rapprochée de moi.

— Papa, c'est moi.

— Fantig, c'est toi ? C'est toi, oh, mon Dieu, dit-il en s'agenouillant près de moi, et en posant le fusil sur une botte de paille. Viens, regarde-moi. Mais tu es toute maigre et toute pâle.

— Je vais bien, ne t'inquiète pas, je suis juste très fatiguée.

— Tu es sûre ? Je suis si content de te voir, si content que tu sois enfin rentrée à la maison, saine et sauve.

Mon père me prend dans ses bras et m'aide à me lever.

— Attends, je vais te porter jusqu'à la maison, propose-t-il en alliant le geste à la parole.

— Merci.

— Ta mère va être si heureuse, dit-il en courant dans le noir.

— Chérie, chérie !

— Papa, tu parles trop fort, attention.

— Je suis si heureux, tiens, aide-moi, ouvre la porte. Chérie, regarde qui est là !

— Oh, mon Dieu, Fantig, ma petite Fantig, j'ai eu si peur de ne plus jamais te revoir, que tu ne reviennes jamais comme ton frère. C'était affreux cette attente, dit-elle en me prenant dans ses bras à peine les pieds posés au sol.

— Je suis désolée, maman, mais il fallait que j'y aille. Tu comprends, n'est-ce pas ?

Ma mère me regarde et me caresse le visage.

— Je t'en ai voulu d'être partie comme ça, sans nous prévenir. Après Yann, c'était trop difficile, j'ai cru mourir de chagrin, mais maintenant tu es là. Jean, notre fille est enfin rentrée. Mais tu es si maigre, et...

— sale, oui, tu peux le dire...

— Et ce bonnet que tu portes, il est affreux.

— Non, laisse maman, ça a été mon allié le plus précieux en ce début d'hiver.

— Bon, Jean, fais chauffer de l'eau, il faut qu'elle prenne un bain.

— Oui, bien sûr, je m'en occupe.

— Viens, Fantig, assieds-toi, je vais te préparer un bol de café.

Je regarde les gestes assurés de ma mère, gestes simples, mais si réconfortants. Je me rends compte à quel point ils m'ont manqué, à quel point je les ai fait souffrir.

J'attrape le bol qu'elle me tend et trempe mes lèvres.

— Je ne pensais pas un jour dire ça, mais ce café est délicieux.

— J'ai trouvé le parfait mélange entre l'orge grillée et le café vert.

Je souris à ma mère et à mon père qui part installer le baquet dans la pièce d'à côté.

— Elle sera mieux face à la cheminée. C'est le seul endroit où l'on sent un peu la chaleur.

Mon père acquiesce et l'installe devant la cheminée.

— Voilà, c'est prêt.

— Merci, Jean. Tu peux nous laisser maintenant.

— Bien sûr.

Il part vers la chambre et ferme la porte.

— Tu peux aller te coucher, maman, je vais me débrouiller.

— Non, je vais t'aider à te débarrasser de ces haillons, je vais tout jeter au feu. Déshabille-toi.

J'écoute ma mère et enlève mes vêtements, elle prend le broc d'eau chaude et teste la température avant de la verser sur mes épaules.

— Enlève ton bonnet, voyons, ordonne-t-elle en joignant le geste à la parole.

— Non ! crié-je trop tard.

— Mon Dieu, tes cheveux ! Mais qu'as-tu fait ?

Je passe la main sur mon crâne duveteux et baisse la tête face au regard choqué de ma mère.

— Mais qu'as-tu fait ? Je ne comprends pas, explique-moi. Tu as eu des poux, c'est ça ?

— ...

— En même temps, ce n'est pas étonnant vu les conditions dans lesquelles tu as passé ces derniers mois. Ne pleure pas, ma chérie, ils repousseront. Allez, dépêche-toi, tu vas attraper la mort.

Je me savonne et me rince avec l'aide de ma mère, puis m'habille avant de m'asseoir devant la cheminée. Je regarde ma mère ramasser le linge par terre jusqu'à ce qu'elle se dirige vers mon bonnet que j'attrape avant elle.

— Donne, ma chérie, je vais le jeter.

— Non, je le garde.

— Quoi ? Tu veux garder cette guenille ?

— Oui.

— Je vais le laver alors.

— Non, donne-le-moi, je le veux ! crié-je en l'arrachant des mains de ma mère.

— Mais qu'est-ce qui se passe ici ? Pourquoi ces cris ?

Mon père avance dans la pièce dans un silence pesant, je le vois fixer mon crâne. Je sais qu'il sait. Son regard d'effroi ne peut signifier qu'une chose.

— Ne me dis pas que c'est ce que je pense !

— ...

— Comment as-tu pu ? Ma propre fille.

— Jean, ce n'est rien, ça repoussera, elle n'avait pas le choix.

— Pas le choix ! Pas le choix !

— C'est radical, mais c'est la meilleure façon de se débarrasser des poux.

— Des poux ! Mais ma pauvre, tu n'as vraiment rien compris !

La violence des propos de mon père la cloue sur place. Ma mère me regarde, ne semblant pas comprendre du tout ce qui se passe.

— Pourquoi me parles-tu comme ça ? Je ne comprends pas, nous venons de retrouver notre fille, notre fille unique et toi... tu... Jean !

— Fantig, tu vas devoir t'expliquer ! Regarde-moi !

— Ce n'est pas ce que tu penses, papa !

— Quelqu'un peut-il m'expliquer ? supplie ma mère.

— Ta fille a été tondue par des résistants, c'est ce qu'on fait aux femmes qui ont collaboré avec les Allemands.

— Je ne comprends pas !

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? Tu as bien entendu parler de ces femmes qui, à la Libération de Paris cet été, ont été tondues et exhibées en public. Des femmes qui sont allées jusqu'à... jusqu'à avoir des relations... je n'arrive même pas à le dire, des relations avec nos ennemis.

— Non, c'est impossible ! Dis-lui, toi, Fantig, que tu n'as pas pu faire ça avec un de ces hommes, et puis elle est si jeune, Jean.

— Ce n'est pas ce que vous croyez, je n'ai jamais rien fait pour aider les Allemands, je me battais tous les jours avec mes propres armes pour la France.

— Tu vois ce que je disais, Jean, c'étaient juste des poux, insiste naïvement ma mère.

— Arrête, maman, j'aurais vraiment aimé que ce ne soit que ça. J'ai vécu le moment le plus humiliant de toute ma vie. Je me suis sentie flouée dans mes valeurs. Vous me connaissez mieux que personne, tout comme Yann me connaissait, et jamais, jamais il n'aurait pensé ça de moi.

Ma mère s'assied et se met à pleurer.

— Explique-toi alors, car les images qui passent dans ma tête me révulsent. Qu'est-ce qui a pu justifier cet acte si ce n'est une collaboration, c'est bien comme ça qu'on appelle ça ?

— Je vais vous raconter, tout vous raconter et vous comprendrez.

— Alors, explique, nous avons tout notre temps.

Novembre 1944, à la ferme du Bois Sauvage

— Avant de revenir, je vivais dans la commune de Chasseneuil-du-Poitou, près de Poitiers, chez Pierre Langlois et sa femme, Marie, des gens merveilleux. Ils étaient tous les deux des membres hauts placés du réseau de résistants que j'avais décidé de rejoindre. Je vous passe les détails de mon intégration. J'habitais avec eux et Annie, ou devrais-je dire Abigaël, de son vrai prénom, une petite fille juive de cinq ans qu'ils avaient recueillie après l'arrestation de ses parents en 1943. Un matin, alors que je traversais la route avec elle, j'ai été interpellée par deux soldats allemands qui se sont approchés de nous. Ils m'ont demandé, dans un français approximatif, de leur montrer mes papiers d'identité. Je me vois encore, là dans la rue, droite comme un piquet telle une élève face à son professeur, attendant une punition. Je ressens encore la peur qui m'a prise au ventre, je sens encore ma main trembler de façon incontrôlable lorsque le soldat le plus âgé les a attrapés. J'aurais été coupable de quelque chose que je n'aurais pas paru plus suspecte. Les secondes passaient et les deux Allemands se parlaient entre eux en me jetant des regards que j'étais incapable d'identifier. Le temps me paraissait interminable. Annie, elle, s'impatiait et tirait sur mon bras, nullement effrayée par leur présence. Quand ils m'ont enfin rendu les papiers, c'est moi qui me suis mise à tirer le bras d'Annie pour la faire avancer le plus vite possible, trop vite

peut-être, car l'un des soldats m'a de nouveau interpellée. Le second, le plus jeune, s'est approché et s'est agenouillé pour demander à la petite son prénom. J'ai croisé le regard d'Annie, et j'ai attendu fébrilement sa réponse. Elle s'est tournée vers le soldat et a répondu d'une voix claire « Annie Langlois ». Mon soulagement n'a duré que quelques secondes, car un coup d'œil échangé avec son collègue m'a laissée penser qu'il ne nous laisserait pas tranquilles.

— Mon Dieu, comme tu as dû avoir peur !

— Alors qu'il s'apprêtait à lui poser une nouvelle question, un soldat placé de l'autre côté de la rue les a appelés en leur faisant de grands gestes. Ils m'ont regardée intensément, le temps de la réflexion certainement quand le plus âgé a dit, j'en ai encore la chair de poule : « À bientôt mademoiselle Fantig », avant de traverser la route en riant pour rejoindre ce jeune soldat que j'apercevais pour la première fois. Il a hoché la tête comme pour me saluer avant de faire entrer ses deux acolytes dans la charcuterie de monsieur Bonhomme.

— Je ne vois vraiment pas où tu veux en venir.

— Laisse-la s'expliquer, Jean, tu vois bien que ça a l'air douloureux pour elle.

Jean bougonne, mais hoche la tête pour que sa fille continue. Il se lève et jette une bûche dans le feu. Son regard est attiré par la photo posée sur le manteau de la cheminée. Il se rassoit en pensant à son fils, Yann.

— Vas-y, nous t'écoutons.

— Deux jours plus tard, j'étais dans la cuisine de la ferme des Langlois quand nous avons entendu des voitures arriver en

trombe dans la cour, deux Jeeps transportant des soldats allemands. Pierre m'a dit de ramasser les cartes de la région étalées sur la table, sur lesquelles étaient notées des informations sur notre future action, de prendre Annie et d'aller nous cacher dans l'abri qui se trouvait dans la forêt, non loin de là. Nous sommes sorties par la porte de derrière, alors que Pierre partait à la rencontre des soldats pour gagner du temps. Il faisait un froid glacial et nous n'étions pas habillées très chaudement. Nous nous sommes mises à courir, je tenais Annie par la main jusqu'à ce qu'elle trébuche et me fasse perdre l'équilibre. Elle a poussé un cri de douleur qui dans ce silence pesant a paru amplifié. Je lui ai posé la main sur la bouche et l'ai suppliée de se taire, j'avais si peur, il fallait absolument que nous arrivions jusqu'à la forêt. Je l'ai prise dans mes bras et j'ai essayé d'avancer le plus vite possible. On dit souvent que les forces sont décuplées quand un danger est proche, moi je n'ai pas du tout eu cette impression. J'avais les muscles comme tétanisés et l'impression que tout se passait au ralenti, que la forêt s'éloignait à mesure que j'avançais. Tu sais, papa, je pensais vraiment que j'étais prête à faire de grandes choses, que je serais courageuse et solide, mais c'était tout le contraire, j'étais si effrayée.

— Ma pauvre chérie, dit Marianne en essuyant une larme sur sa joue.

— Continue, ordonne Jean d'une voix où ne transperce aucune émotion.

— La voix des Allemands, si forte, si effrayante me paraissait de plus en plus proche, j'entendais des cris et je pensais à Pierre et sa femme. Nous étions presque arrivées

quand une ombre a caché le peu de lumière que la lune voulait bien nous donner pour nous guider dans le noir. J'ai senti Annie qui enfonçait son visage dans mon épaule et j'ai compris qu'il y avait une présence derrière nous ! Je ne savais pas quoi faire, courir où ? Je me suis retournée et je l'ai vu, là devant moi, le jeune soldat, celui de cette fameuse après-midi. Il m'a pris la petite des bras, j'ai voulu la retenir, mais quand j'ai croisé son regard, j'ai su qu'il ne nous ferait aucun mal. Annie s'agitait comme un ver de terre, mais s'est rapidement calmée quand je lui ai caressé le dos. Il m'a montré la forêt d'un signe de tête et nous avons couru jusqu'à l'abri. Il nous a aidées à nous cacher à l'intérieur et m'a dit, en français, d'attendre un long moment avant de sortir. Je lui ai demandé ce qu'ils allaient faire de mes amis. Il m'a regardée et a secoué la tête avant de partir. C'est juste à ce moment-là que j'ai entendu un coup de feu terrible puis un deuxième. Je ne pouvais qu'entendre des bruits, des sons, je ne voyais rien, mais c'était bien suffisant pour imaginer l'horreur que cela pouvait signifier. Puis, j'ai entendu un peu plus précisément des bribes de paroles, en allemand, puis la voix d'un Français qui a dit, je m'en souviens : « Je vous assure, ils habitent avec une petite fille de cinq ans environ, juive, elle a forcément dû se cacher. » Un Français nous avait dénoncés. Nous ne pouvions plus rester là. J'ai attendu ce qui m'a semblé une éternité, et je suis sortie de l'abri en laissant Annie qui dormait profondément, emmitouflée dans une couverture. J'avais peur de ce que j'allais trouver dans la maison, mais il fallait que j'y retourne. Le ciel commençait à s'éclaircir et j'ai marché en direction de la porte de derrière et j'ai vu Charlie, le chien,